



ÉDITO

La rentrée est déjà loin et pourtant elle se prolonge, tant les rendez-vous professionnels s'organisent et se multiplient. Chacun réserve ses surprises, ses nouveautés et ses questions. Et pour cause, le thème de la sécurité est en perpétuelle redéfinition ou plutôt le nombre de sujets qu'il touche ne cesse de croître. Ainsi, dans ce numéro, nous abordons plusieurs de ses facettes dont notamment la prévention. Un sujet sur lequel sapeurs-pompiers et responsables d'entreprises se croisent, s'observent et rarement se rencontrent. Ainsi, à la lecture de ce dossier, force est de constater que beaucoup reste à faire pour que ces deux acteurs se connaissent mieux, partagent plus encore. Certains Services départementaux d'incendie et de secours entretiennent déjà de bonnes relations avec les industriels ; leurs contraintes économiques sont alors compatibles avec celles des interventions. Car au final, il s'agit bien de préserver l'outil de travail. Dans ce numéro toujours, nous partons pour la Guyane à la rencontre du service sécurité du Centre spatial de Kourou. Un lieu unique et stratégique où la sécurité est naturellement prise très au sérieux. De la cité d'envol de la fusée aux sous-sols, il n'y a qu'un pas, franchi par les membres du spéléo-secours. Ces sauveteurs ne lésinent ni sur les moyens, ni sur leur temps pour porter secours. Ils utilisent même leur propre matériel... Du bénévolat pur et dur.

30

Dossier :

LA PRÉVENTION

Quand sapeurs-pompiers et industriels se rejoignent



6

L'invité de

la rédaction :

Jean-Louis Borloo



© ministère de l'Écologie

24

A la loupe :

Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale



© Sylvain Lévy

41

Sur le terrain :

Exercice SSF/gendarmerie
Les sauveteurs de l'ombre



© Hugues-Maria Duclos



Exercice SSF/gendarmerie

Les sauveteurs de l'ombre

En juin dernier, un exercice inédit en France a regroupé le Spéléo secours français et la gendarmerie à Sainte-Marie-aux-Mines, dans le département du Haut-Rhin. Le scénario original a permis aux deux entités de confronter leurs méthodes de travail, afin d'améliorer leurs futures collaborations et d'entériner certains processus opérationnels.

Texte : Sylvain Ley
Photos : Hugues-Marie Duclos



Deux gendarmes remontent lentement un sentier de randonnée. Leurs regards s'attardent sur le sol, dans les buissons. Quelques mètres plus haut, une voix se fait entendre : « *J'ai trouvé quelque chose !* ». Un homme en civil agite les bras. À ses côtés, un autre homme, en civil également. Les gendarmes les rejoignent. Un tas d'affaires gît sous un buisson. Un peu plus loin, une corde disparaît dans une crevasse. Les hommes en civil sont des membres du Spéléo secours français (SSF). Ils ont été alertés quelques heures plus tôt par la gendarmerie pour participer à la recherche d'un amateur de

minéraux, disparu depuis peu. L'amie de ce dernier, inquiète de son retard, a prévenu les forces de l'ordre. La suspicion d'une chute dans une des très nombreuses mines de la région incite la gendarmerie à contacter immédiatement le Spéléo secours français départemental. « *Ils connaissent parfaitement le coin et savent où se situent toutes les entrées de mines connues* », affirme l'un des gendarmes chargés de la recherche. La voiture du disparu a été identifiée un peu plus tôt en bas du chemin. Les recherches se sont concentrées dans la zone. Il aura fallu à peine une demi-heure aux hommes du SSF pour retrouver sa trace.

Un travail de surface indispensable

Si les sauveteurs exercent leur art sous terre, d'autres membres du SSF occupent un poste primordial en surface. Ce sont eux qui gèrent les équipes engagées, organisent les roulements, s'assurent du retour de tous les spéléologues... À l'aide de différents outils « papiers » ou « informatiques », ils suivent la gestion du personnel minute par minute, afin d'anticiper les temps de remontées, de descente... « *Avec tous ces outils, nous savons tout ce qui a été fait, ce qui se fait, et ce qui doit se faire* », explique Isabelle Lippart, tout en coloriant les cases d'une feuille schématisant la situation des équipes sous terre. L'organisation et l'efficacité du SSF ne pourrait être ce qu'elle est sans ces personnels de surface. « *Il n'y a pas forcément besoin d'être spéléo pour occuper ce poste* », explique David Lippart, son mari et conseiller technique adjoint. « *Il est cependant nécessaire de connaître parfaitement les équipes et c'est un investissement personnel tout aussi important que celui des spéléos.* » ■





► Vous avez dit exercice ?

Aujourd'hui, les acteurs du scénario ne recherchent pas une véritable victime. Chacun d'entre eux sait qu'il s'agit d'un exercice prévu de longue date. Pourtant, les organisateurs (du SSF et de la gendarmerie) ont tenu à ce que tout se déroule à l'image d'une véritable intervention. De l'alerte au secours, en passant par la phase de recherche, tout doit se dérouler en temps réel et dans les règles de l'art. Les participants ne savent pas où se trouve la victime, ni à quelles « surprises » s'attendre.

« en spéléo-secours, il n'y a pas de notion d'urgence comme pour un secours à personne classique »

La corde qui descend dans la mine laisse de fortes présomptions quant à la présence de la victime dans les galeries souterraines. La phase de recherche est donc terminée et le préfet, après une phase de concertation avec le CODIS et le Spéléo secours français,

déclenche le plan « spéléo-secours » : la phase de secours est lancée.

Une heure plus tard, six spéléologues-sauveteurs arrivent sur les lieux. « *En spéléo-secours, il n'y a pas de notion d'urgence comme pour un secours à personne classique* », explique Jérôme Lippart en s'équipant. « *Les temps de descente et de localisation de la victime ne nous permettront pas de la sauver si ses blessures sont trop graves. Si cette dernière est simplement égarée, blessée, ou qu'elle n'a plus de lumière pour progresser, elle pourra attendre notre arrivée* ». Cela ne signifie pas pour autant que les membres de l'équipe ASV (pour assistance victime) traînent à se préparer. Tout en revêtant leur combinaison, baudrier et casque, ils étudient la topographie des différents puits qui composent la mine.

Entre temps, des véhicules sapeurs-pompiers sont arrivés sur les lieux. Ce sont les personnels du Groupe de recherche et d'intervention en milieux périlleux (GRIMP). Ils insistent pour intégrer des membres des forces rouges aux équipes du SSF, bien qu'ils n'aient pas de compétences particulières en spéléologie. Les spéléologues finissent par accepter d'en intégrer deux, même si cette « aide » ne leur paraît pas indispensable.

► Première descente

L'équipe ASV s'engouffre dans l'entrée de la mine à 20 h. Cette ouverture se limite à une brèche d'un mètre de large et à peine plus de haut. Un grand trou noir dans lequel la lumière ne pénètre que sur quelques mètres laisse deviner une descente vertigineuse. Cordes et mousquetons sont indispensables à la progression. En quelques minutes, les lumières des casques sont absorbées par le noir. L'équipe est partie. Seuls les messages radios passés fréquemment grâce à un système de transmission par le sol (système Nicola, développé par le SSF et les associations de radioamateurs

Une hiérarchie naturelle

Au SSF, pas de grade, pas d'uniforme. Seule la compétence compte. « *Celui qui est désigné chef d'équipe pourra très bien être dirigé lors d'une autre opération* », explique Michel Kammenthaler, conseiller technique adjoint. Bien qu'il n'y ait pas de hiérarchie institutionnelle, quand les postes sont annoncés, les ordres ne se discutent pas, et le travail est (bien) fait. Pas de grade, mais pourtant un vrai respect et une montée en puissance progressive, efficace, rapide et surtout justifiée des équipes du SSF. ■

de sécurité civile) permettent de garder un contact avec la surface.

C'est un peu plus d'une heure plus tard (à 21 h 10 exactement) que l'équipe ASV trouve la victime. Malheureusement, leur assistance ne pourra qu'être très limitée. Les sauveteurs viennent de découvrir un corps sans vie, présentant à la tête une blessure par balle. À quelques mètres du cadavre, une arme à feu.



L'étroitesse des couloirs des mines ne laisse qu'une faible marge de manœuvre aux sauveteurs

3 questions à Éric Zipper

Président du SSF
et co-scénariste de l'exercice



►► **Sécurité civile et industrielle** : Quel était l'objectif principal de cet exercice ?

Éric Zipper : Mon intention était de tester les différentes phases de l'évolution d'une opération de secours. Tout d'abord, lorsque les conditions de disparition de la victime ont été signalées aux gendarmes, nous voulions voir si ces derniers avaient bien le réflexe de nous alerter. Ce qui a été fait. Ensuite il y a eu la phase de secours, avec le déclenchement par le préfet du plan « spéléo-secours ». Puis, quand le cadavre a été découvert, nous avons testé l'évolution de l'opération vers la phase judiciaire, dirigée par le procureur de la République.

►► **Pourquoi ces passages d'une phase à l'autre sont si importants ?**

De nombreux retours d'expérience nous ont montré que les périodes difficiles lors des secours sont les phases de passation de commandement. Savoir qui est le patron à tel ou tel moment n'est pas toujours

évident. Ces changements de direction se font généralement de façon assez brutale, et entraînent une période de flou. En fonction des phases, les responsabilités changent et les payeurs aussi. Cela peut avoir des conséquences importantes. Par exemple, quand le SSF est officiellement réquisitionné par le procureur de la République, c'est pour moi l'assurance que mes sauveteurs sont couverts.

►► **Quelle est la place du SSF dans le paysage des opérations de secours en France ?**

Ces trois dernières années, notre légitimité a bien évolué dans le domaine des secours. Les agréments de Sécurité civile nous ont bien aidé. Mais pour certains acteurs du secours plus influents, nous ne sommes pas toujours pris au sérieux. Le problème, c'est la confusion entre bénévoles et amateurs. Pourtant, les membres du SSF passent au moins tous leurs loisirs sous terre. Je ne vois pas qui pourrait être plus légitimement mieux armé pour porter secours dans ce milieu...

► La phase judiciaire

Une fois l'équipe ASV remontée à la surface, et la mort confirmée par un médecin, la phase de secours s'achève. La découverte d'un cadavre dans la mine et la suspicion d'un assassinat déclenchent la phase judiciaire. À partir de cet instant, ce n'est plus le préfet mais le procureur de la République qui devient le donneur d'ordre. Ce dernier décide de geler la scène pour la nuit et de reprendre les investigations le lendemain matin. C'est donc à 8 h 00 que les premiers intervenants arrivent. Certains membres du SSF ont dormi sur place, pour surveiller le matériel et les équipements. Un médecin légiste et un technicien d'identification criminelle (TIC) de la gendarmerie doivent descendre dans

connaître le travail de chacun permettra, dans l'avenir, de le faciliter

la mine. Si le TIC pratique la spéléologie en amateur, le médecin légiste, lui, n'en a jamais fait. Le Spéléo secours français a donc été réquisitionné aussi pour assurer la descente et la sécurité

du personnel de la gendarmerie, en plus de son travail d'expertise, d'équipement et d'évacuation du corps. L'équipe ASV de la veille explique le chemin

à suivre aux spéléologues qui descendront aujourd'hui : « Tu traverses le Dromadaire, tu passes le puits carré et tu prends la galerie de gauche ». Ils se comprennent...

La descente dure plus d'une heure et demie. Arrivé au fond, le TIC en profite pour former les spéléologues aux techniques d'investigation. Connaître le travail de chacun permettra, dans l'avenir, de le faciliter. Sans les lumières

projetées par les casques, la salle souterraine dans laquelle gît le cadavre (un mannequin pour l'exercice) serait plongée dans le noir absolu. La température ne dépasse pas les 13 °C et l'humidité est omniprésente. Derrière les flots de paroles du gendarme, pas un bruit



Le technicien d'identification criminelle récupère les indices laissés sur la scène de crime



Le SSF en bref

Le SSF, créé en 1977, est une commission technique de la Fédération française de spéléologie. Il est conventionné par le ministère de l'Intérieur, et agréé Sécurité civile depuis 2006. Ses missions sont les suivantes : formation des équipes de sauveteurs, réalisation des opérations de secours souterrains sur l'ensemble du territoire français, et parfois à l'étranger, prévention des accidents, formation des spéléologues aux techniques d'auto-secours, constitution et entretien de matériels de secours spécifiques, recherche et développement. Le SSF est composé de 2 200 sauveteurs répartis sur la France entière. Ils sont tous bénévoles civils et interviennent avec leur matériel personnel. ■

Plus d'informations sur :
www.speleo-secours-francais.fr

parasite. « Notre métier nous oblige à nous adapter au milieu dans lequel a été commis le crime », explique l'adjudant François Leconte, technicien d'investigation criminelle. « Il est donc pour nous très important de pouvoir s'entourer de professionnels qui pourront nous guider



Un sauveteur communique avec la surface grâce au système Nicola

et nous encadrer pour assurer notre sécurité dans un tel milieu. »

Une investigation réelle nécessiterait 5 à 8 heures pour que les gendarmes effectuent leurs prélèvements, mesures et autres analyses sur la scène de crime. Pour l'exercice, les scénaristes ont exceptionnellement autorisé les intervenants à raccourcir cette phase qui ne présente pas d'intérêt opérationnel dans ce cadre. De plus, les gendarmes semblent très satisfaits de la réaction des premiers sauveteurs face à la scène de crime. « Ils ont fait spontanément du très bon boulot », félicite le gendarme Gérard Koenig, lui aussi technicien d'investigation criminelle. « Ils n'ont touché qu'à ce qui était indispensable, et dès qu'ils ont supposé que

la victime avait été assassinée, ils ont balisé les lieux, et repéré les différents indices. Pour nous, c'est capital. »

L'heure est désormais à la remontée du corps. Bien entendu, c'est le SSF qui s'en charge. Une personne en chair et en os est installée sur le brancard, afin de confronter l'équipe de spéléologues aux conditions du réel. Ils doivent la remonter à la surface, soit 100 mètres plus haut, passer différents puits en installant des systèmes de cordes... et tout cela à la force des bras, sur des roches glissantes... Les cliquetis des mousquetons résonnent dans les galeries. Mètre par mètre, le brancard est hissé vers la lumière du jour. C'est un travail qui demande technicité, force physique et de caractère, maîtrise de soi, connaissance du milieu... en bref, du professionnalisme.

Le corps n'émerge à la surface qu'en fin de journée. Les spéléologues peuvent enfin souffler. Certains ont passé plus de cinq heures sous terre. L'exercice se termine, mais les spéléologues-sauveteurs doivent encore nettoyer et ranger le matériel, plier les tentes... Leur seule récompense est la satisfaction d'avoir pratiqué leur passion dans des conditions qui sortent de l'ordinaire, car les membres du SSF assurent les secours bénévolement. « Quand nous sortons une personne en difficulté de sous la terre, on se paye avec le soulagement que le visage de la victime laisse apparaître », sourit l'un d'eux. Une belle leçon de philanthropie... ■



Le SSF installe son PC à proximité du lieu d'intervention